

bon sens produit à elle seule plus de malheurs sur les routes que toutes les autres réunies.

DES PONTS À BASCULE.—La constitution vicieuse des voitures épuise une partie de la force de nos attelages. Elle brise les matériaux, bouleverse la chaussée, la rend impraticable, et creuse souvent des abîmes, où s'engloutit la fortune publique et particulière.

Sans doute il est important de multiplier les roues ou de diviser les fardeaux; mais les surcharges ne sont ni l'unique ni le grand obstacle à la viabilité; c'est bien plus la hauteur que l'intensité des chargemens. Pécartement des roues que l'écartement des jantes qui détruisent l'encaissement; des voitures légères, de larges bandes seraient bien un palliatif, mais non pas un spécifique radical.

Il est mille moyens d'empêcher les surcharges. Mais le pont à bascule est le plus imparfait, le plus dispendieux, le plus vexatoire de tous; aussi une foule de pétitions, de notices, d'articles de journaux en demandent la suppression.

Ils diffèrent sur le danger de la surcharge, sur les moyens de l'empêcher ou de prévenir les dégradations qu'elle occasionne aux chaussées, mais tous la prouvent irrécusablement. Les ponts à bascule sont un fléau pour les routes et pour les voitures, car leur but commun, c'est la sûreté, l'économie et la liberté des transports.

Nous attendons une loi qui prescrive des routes, des voitures et une police faites l'une pour l'autre. Il s'agit du débâblissement de la circulation publique, d'une économie considérable sur le budget, du premier élément de prospérité publique; attendrons-nous long-temps?—CAIMAN DUVENGE.

NOUVELLE PRESSE D'IMPRIMERIE.

M. Lesage, contre-maître à l'imprimerie royale, annonce à l'Académie qu'il vient de terminer une presse de la force de 150,000 kilogrammes. Cette machine est mue au moyen d'une seule manivelle faisant l'office de sept, par suite de l'effet des rechangés de serrage. Suivant l'auteur, la presse n'a besoin d'aucun scellement; elle est capable de serrer la moindre épaisseur, le plateau mobile pouvant se rapprocher tout à fait du plateau fixe. Enfin le serrage de la machine est continu, c'est à dire que lorsque la matière a cédé à l'action d'une pression plus ou moins longue, la machine reprend d'elle-même son maximum de pression, maximum qui ne peut être dépassé, la machine arrêtant d'elle-même tout moteur qui tendrait à la pousser au-delà.—J. GILBERT.

On prie nos abonnés qui vont changer de résidence de nous en informer, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans la réception de cette feuille.

L'INSTITUT:

QUEBEC, SAMEDI, 1 MAI 1841.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés que, si le public continue de donner des preuves de bienveillance et d'encouragement à ce journal, comme il l'a fait jusqu'à présent, nous pourrions dans un temps rapproché publier deux numéros par semaine, un de 4 pages et l'autre de 2 pages. Cette augmentation nous permettra de donner plus d'étendue au plan que nous nous étions tracé, et nous pourrions nous occuper plus souvent de l'agriculture et des arts utiles, sans nuire à la variété que la diversité d'états de nos lecteurs et les goûts différents exigent sans cesse de nous.

Nous sommes heureux d'avoir à publier cette nouvelle qui est une preuve de l'extension que prend parmi nous le goût de la lecture, et des progrès que les connaissances y font journellement. Il y a 12 ans, il ne se publiait pas un journal français dans cette ville, excepté la Gazette de Québec, imprimée dans les deux langues. Aujourd'hui, il s'en publie cinq. Ce fait est une réputation complète de l'accusation d'insouciance pour les lettres portée contre les canadiens.

On a droit d'espérer que nos compatriotes continueront de suivre avec ardeur la nouvelle carrière qui s'est ouverte si belle et si vaste devant eux. Rappelons-nous qu'il n'y a pas 100 ans, les anglais avaient coutume de traiter les écossais de demi-barbares. A peine un tiers de siècle s'était écoulé qu'à leur tour, ces derniers auraient pu rétorquer le compliment. L'Écosse est aujourd'hui, sous le rapport de l'éducation, plus avancée que l'Angleterre. Eh bien! nous espérons, nous, qu'avant bien des années, notre population que, par calcul politique, on accuse d'une ignorance si profonde, occupera dans la Province Unie, le rang que tient l'Écosse dans la Grande Bretagne. Une fois Pélan dénomé, les progrès seront rapides. La législation va sans doute établir un système d'éducation primaire pour la masse du peuple dont l'États sera aussi général que durable; car il n'est pas à supposer qu'elle aura moins de sollicitude pour cet objet vital que l'ancienne assemblée. Au bout d'une génération, le mal aura presque disparu. C'est aux hommes instruits et au clergé à sonner la charge contre l'ignorance dans tous les villages du pays.

Quant aux établissements pour la haute éducation, nous n'avons rien à envier aux autres peuples de ce continent, et nous sommes mieux partagés que nos concitoyens d'origine anglaise sous ce rapport. C'est pour cela que Lord Durham a dit que les canadiens reçoivent une éducation supérieure à celle des anglais de la même classe qui ne fréquentaient pas nos collèges.

Sur ce sujet d'amélioration mentale, nous n'avons pas la moindre crainte de voir notre espoir déçu, ou il faudrait que les canadiens ne fussent pas les descendants d'une nation qui a acquis encore un plus grand renom, entre les peuples de la terre, par son génie que par ses armes. Nous ne voulons pas dire que nous pourrions bientôt briller dans les lettres et dans les sciences; mais si dans un nouveau pays comme le Canada chacun est pour ainsi dire obligé de se livrer presque exclusivement à l'état qu'il a embrassé pour se soutenir lui et sa famille, il peut toutefois trouver assez de moments de loisir pour cultiver les arts et les sciences nécessaires ou utiles pour le développement et le progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce du pays, tous objets qui doivent fixer exclusivement notre attention.

C'est dans la vue d'aider à cette grande œuvre, que nous avons entrepris la publication de cette feuille.

Le public a su apprécier notre tâche. Nous devons en ce cas faire tout ce qui est en nous pour répondre à sa bienveillance, persuadés que nous sommes qu'il accueillera toute augmentation que nous ferons à l'Institut avec la même libéralité.

Nos lecteurs trouveront dans notre feuille de ce jour le mémoire de M. Douglas, sur l'ours noir d'Amérique. Tout dans ce mémoire n'est pas neuf, n'est pas original, et l'auteur, par une note détachée qui se trouve dans son manuscrit, nous informe que les notions de résultat de ses connaissances et de ses recherches personnelles que nous devons nous attendre d'y rencontrer, qu'une compilation de ce

que certains naturalistes et voyageurs ont publié de plus en plus sur l'histoire naturelle de l'ours noir d'Amérique. Nous serions peut-être en droit de dire que M. D. n'aurait pas dû se mêler de ce qui n'est pas de son ressort; mais les nombreux citations qu'il fait, et qu'il a pu faire, sont par de justes observations, forment un tout qui a vu à l'heure de la nouveauté et qui est bien digne de l'attention de nos lecteurs. Nous désirerions avoir eu la bonne fortune de publier de pareils écrits, car l'étude de l'histoire naturelle est par trop négligée, et si toutefois on ne la regarde pas entièrement comme un hors d'œuvre, peut-être même comme un fâcheux passe-temps. Si nous avions cette bonne fortune, et la prouverait que nous ne sommes pas tous apathiques, indifférents au sujet de cette étude pour nous, nous aurions peut-être pu être contesté, car elle a fait ses preuves; cela prouverait que, si nos occupations spéciales, nos moyens, ne nous permettent pas à nous comme aux savans étrangers d'abandonner nos foyers, notre patrie, pour voler à la découverte de points d'histoire naturelle et d'en faire une étude approfondie, qu'au moins nous ayons pour eux quelque bon vouloir, que nous soyons appréciés leurs travaux.

Nous croyons devoir signaler à ceux qui s'intéressent à l'étude des phénomènes du sommeil léthargique qu'éprouvent certains animaux, le passage du mémoire de M. D. nous informe que la perdrix de ce pays possède la faculté d'hibernation. Le fait qu'il rapporte est nouveau et ne peut qu'exciter vivement l'intérêt. Aucune des dissertations savantes que nous avons parcouru ne fait mention d'oiseaux hibernateurs. Dans un article écrit par Mr. Virey et qui nous trouve dans le dict. d'hist. nat. ou, somme il nous lisons ce qui suit: "Il n'en est pas de même des animaux à sang chaud, tel que les oiseaux, les quadrupèdes et vipères et les cétacés; ils résistent plus long-temps au froid et la plupart de leurs espèces ne s'engourdissent pas. Je crois qu'il n'y a pas une espèce d'oiseau qui tombe en léthargie dans les plus grands froids de l'hiver, car ils sont plus chauds que les quadrupèdes. Le roitelet, cet oiseau si petit, conserve toute son activité, toute sa gaieté au milieu des plus âpres frimats. . . On prétend que le hirondinelle n'émigrerait pas dans les pays chauds, mais s'engourdit dans l'eau des marais et passe tout l'hiver sous la glace. Ce fait me paraît tellement contraire à l'économie animale des oiseaux, à la chaleur de leur corps, à leur grande respiration, qu'il me semble absurde."

Joignez à cela le profond silence des savans Mangili, Prunelle, ni l'un ni l'autre n'ont dit que les oiseaux éprouvent le sommeil hivernal, quoiqu'ils aient tous deux fait une étude particulière de ce sommeil. Le fait rapporté par Mr. D. et son opinion à cet égard doit donc intéresser les naturalistes; seulement il est à regretter que Mr. D. n'ait pas donné plus d'extension à cette partie de son mémoire, qu'il n'ait pas, saisisant la nature sur le fait, procédé à des expériences, qui nous auraient très probablement fournis des renseignements utiles et tout à fait nouveaux, et qui auraient conduit à d'autres découvertes. Nous espérons que Mr. D. ne s'en tiendra pas là.

MÉMOIRE SUR L'HISTOIRE NATURELLE DE L'OURS NOIR D'AMÉRIQUE, "Ursus Americanus," LU A LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC, PAR LE DR. G. M. DOUGLAS, LE 6 FÉVRIER, 1841.

Par ce mémoire, j'ai proposé d'attirer, pour quelques instans, l'attention de la société, sur l'histoire naturelle de l'ours noir d'Amérique (Ursus Americanus) dont un magnifique spécimen, dernièrement ajouté à notre collection, est en ce moment sous nos yeux.

Tout récemment encore l'on confondait l'ours noir de ce continent avec l'ours noir d'Europe; et la ressemblance n'est cependant pas telle, qu'une personne en les examinant tous les deux ensemble, ne puisse pas à l'instant même dire, qu'ils forment deux espèces bien distinctes, différant l'une de l'autre par la fourrure, la couleur et même par le port, leurs attitudes et leurs manières.

L'ours maintenant devant nous est d'un caractère beaucoup plus doux que celui d'Europe; et se nourrit plus de substances végétales, aussi existe-t-il une différence bien marquée dans la forme du crâne, particulièrement dans cette partie qui reçoit et où originent les muscles de la mâchoire inférieure. La partie frontale n'est pas aplatie comme chez l'ours noir d'Europe, mais elle est bombée. Les ossements temporales sont cependant très marqués et se rapprochent pour former une crête sagittale. Le museau suit presque la même ligne que le front, mais il est un peu arqué, ce qui donne à cette espèce une physionomie particulièrement caractéristique. Les oreilles sont hautes, très écartées et arrondies à leur sommet. Le poil des pattes dépasse les ongles qui sont noirs. Cet animal se nourrit principalement de fruits sauvages, de baies et de racines, mais lorsque cela ne lui fournit pas une nourriture suffisante, il dévore les insectes, les œufs, les poissons, les oiseaux, et les quadrupèdes qu'il peut trouver ou surprendre. A-t-il toutefois goûté à quelque substance animale, il paraît, en vrai gourmet, préférer cette manière de s'alimenter à toute autre; c'est pour cela que, si en s'approchant de quelques fermes, il est parvenu à se saisir une fois, soit d'un mouton, soit d'un porc, on le verra revenir au même endroit ou bien dévaster le voisinage. Cet animal est naturellement timide, et rarement il fait face à l'homme, à moins qu'il ne soit blessé, que toute retraite ne lui soit coupée, ou bien qu'il ne veuille défendre ses petits. La vie est très tenace chez lui, et si l'on ne se sert point d'armes à feu, il se défend avec beaucoup de force et d'agilité, et est probablement pour cette raison que les tribus indiennes ont considéré la chasse de l'ours comme très hâtive, et qu'avant de procéder aux expéditions contre lui, elles ont toujours eu pour habitude de se rendre propice la race entière des ours par certains discours et certaines cérémonies. La course de l'ours noir n'est pas rapide comme on peut l'imaginer de sa démarche, et un homme peut sans grande difficulté se sauver de lui, surtout si cet homme gagne les broussailles ou des hautes herbes; car la prudence étant un des caractères de l'ours, pendant qu'il poursuit il s'arrêtera souvent pour reconnaître en s'éloignant sur ses pattes de derrière.

C'est le plus grand des animaux, auxquels la nature ait départi la faculté de passer les trois ou quatre mois de l'hiver dans un état de sommeil, ou plus pour parler techniquement dans l'état d'hibernation. Cette propriété dans les animaux, étonnante sur tous les rapports, est vraiment extraordinaire par sa puissance conservatrice, puissance qui maintient l'existence de l'animal tout aussi parfaitement que si les organes de la vie étaient en pleine activité. Tant que ce sommeil dure, les facultés vitales sont ou suspendues in toto, ou ne marchent qu'avec une extrême lenteur; cet état léthargique cesse-t-il, les organes reprennent toute leur activité et l'animal s'éveille dans la vie avec une nouvelle vigueur. D'après les expériences faites par le Signor Mangili de Pavie sur certains quadrupèdes léthargiques, il est constaté que l'état de sommeil n'a lieu que sous une certaine température; et qu'une température soit trop haut, soit trop basse le détruit; que le sommeil le plus profond a lieu à la température de 5° à 7° au-dessus de zéro, et qu'un froid plus intense ravive l'animal. Le passage de l'état de sommeil à une trop grande chaleur détruit la vie, le réveil ne peut être obtenu que par degrés. Quoiqu'il en soit, les animaux dans l'état d'hibernation sont incapables de tous mouvements, quoiqu'ils aient les yeux fermés, et qu'ils présentent toutes les apparences de la mort, ils éprouvent cependant de la douleur quand on leur fait quelque v. blessure, alors le corps se contracte.

Les quadrupèdes ne sont pas les seuls qui jouissent du sommeil léthargique ou de la faculté d'hibernation. Les oiseaux l'éprouvent aussi à un degré éminent. J'ai souvent pensé que la perdrix qui possède dans ce pays jusqu'à un certain point et sous de certaines circonstances. Chaque fois que le froid devient intense, comme de 19° à 20° au-dessus de zéro, les perdrix abandonnent les arbres qui leur servent de refuge, s'en relâchent dans la neige, dont elles s'abritent entièrement en se servant pour cela de leur queue avec beaucoup de dextérité. Elles se laissent alors approcher de très près et j'en ai moi-même, en marchant, soulevé une avec mes raquettes.

Il est à regretter que les expériences faites sur les animaux pendant leur sommeil léthargique ait jeté si peu de lumière sur l'état qu'il peut avoir sur le mouvement du cœur et aussi sur le sang. L'on sait que les poumons agissent et que par conséquent la circulation continue quoiqu'avec beaucoup de lenteur.

L'ours prépare ses quartiers d'hiver en choisissant un endroit où se trouve un arbre déraciné par le vent, et c'est là, lorsque le froid survient et à la veille d'une chute de neige, qu'il se retire après avoir préalablement creusé la terre jusqu'à une certaine profondeur. La neige qui tombe bien rapidement à bientôt fait pour l'ours qui s'y est blotti, une retraite chaude et bien close. La respiration de l'animal par sa chaleur forme bientôt une petite ouverture ou ventilatoire (blow hole)

qui le fait découvrir par les chasseurs. La neige fondue par les premières chaleurs du printemps pénètre par cette ouverture dans la retraite de l'ours aussi bien que le changement de température lui donne l'envie de sortir, et il est temps de partir. Jusque au temps où l'ours prend ses quartiers d'hiver, les baies abondent dans les bois et lorsqu'au printemps, il les abandonne, l'on en trouve encore beaucoup dans les terres basses que les gelées n'ont fait que rendre plus palatables.

On a souvent dit que jamais l'ours ne se retirait dans sa berge à moins qu'il ne fut très gros, et le Dr. Richardson avance que quand il est sorti le printemps, il est encore tout aussi gros, quoique peu de jours après il devienne maigre. Les chasseurs canadiens avec lesquels j'ai conversé sur ce sujet, m'ont dit n'avoir jamais trouvé l'ours gras le printemps, et cela même lorsqu'ils les forçent de sortir de leurs retraites par la fumée qui est un moyen ordinairement employé par eux pour les détruire plus facilement.

Pendant certains hivers très rigoureux, l'on a observé beaucoup d'ours passer sur le territoire des Etats-Unis, et tous, mâles ou femelles, étaient très maigres.—(ici, l'auteur de mémoire, nous donne quelques détails relatifs à la gestation de l'ours. Cette gestation dit-il est de seize semaines, et la portée, suivant l'âge des femelles, varie depuis un jusqu'à cinq petits. Il cite le fait qu'il est très difficile de surprendre l'ours pendant le temps de la gestation, et nous informe que le Dr. Richardson rapporte qu'après les plus amples informations, il n'a trouvé qu'un seul sauvage qui lui ait assuré avoir tué une ourse pendant ce temps. L'auteur nous dit encore que, dans les contrées plus au sud, l'ours choisit pour ses quartiers d'hiver, le tronc d'un arbre creux et cela souvent à la hauteur de trente à quarante pieds de terre. Il nous donne ensuite quelques détails sur l'ours du pôle arctique, l'ours blanc "Ursus Maritimus," et nous dit que l'opinion généralement adoptée, est que l'ours se ule dans l'état de gestation éprouve le sommeil hivernal. Que le mâle ne se reposant pas pour s'alimenter, sur les substances végétales seulement, sait trouver une nourriture abondante même pendant les froids rigoureux de l'hiver sous le pôle arctique.)

Pendant les deux hivers que Mr. Parry passa sur les côtes de la péninsule Melville il vit souvent des ours blancs. On suppose qu'ils se rendent sur les rivages de la mer pour se procurer de la nourriture. Hearne avance et infère d'après ses propres observations que les mâles quittent la terre pendant l'hiver et qu'ils se rendent sur les glaces, pour se saisir des veaux marins (seals) et que les femelles hivernent (hibernate) depuis décembre jusqu'à mars, temps pendant lequel elles mettent bas leurs petits, et que quand l'ours abandonne sa retraite en mars, ces petits, ordinairement au nombre de deux, ne sont pas plus gros qu'un lièvre et que leur piste sur la neige n'est guère plus grande qu'une piste. Mr. Graham, qui écrivit avant la découverte de la relation de Hearne, dit que l'ours seule hivernent. Elle choisit ses quartiers d'hiver dans un tout autre lieu que l'ours noir; c'est généralement sous les déglacées des rocs, &c. L'on rapporte que l'ours est très maigre et très faible après avoir allaité ses petits et cela au point que ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté, qu'elle peut se retirer de sa retraite au printemps. Elle se dirige toujours alors avec ses petits vers les côtes, et subsiste de veaux marins (seals) ou de plantes marines. Si par hazard les petits sont fatigués, ils montent sur le dos de leur mère, où ils se tiennent si bien qu'ils y sont en sûreté soit dans le vent, soit sur la terre. Les ours se dirigent invariablement vers la mer le printemps, et c'est à ce moment qu'on les a vu quelque fois à plus de dix lieues de là.

J'ai avancé plus haut que l'ours dans ce pays se nourrissait presque exclusivement de substances végétales, mais cela s'applique plus particulièrement à ceux qui se trouvent avancés dans les terres. Sur les rivages du golfe St. Laurent et sur l'île d'Anticosti, leur principale nourriture est le poisson, soit qu'il soit jeté mort sur le rivage, ou bien qu'il soit pris par l'ours lui-même quand il vient déposer son frai; parmi ces poissons on remarque surtout le hareng et le caplan. Brickwell dans son histoire de la Caroline du Nord, nous dit en parlant des ours, "vous les verrez s'accrocher à et saisir le poisson avec autant de vitesse, qu'il leur est possible de plonger leurs pattes dans l'eau et les retirer." Une baleine leur procure par fois un repas abondant qu'ils partagent avec les renards.

Les pêcheurs des côtes de Gaspé se servent du moyen suivant pour détruire l'ours. Ils placent une petite quantité de poisson à peu de distance d'une hutte dans laquelle ils se tiennent cachés; l'ours survient, ils le tuent alors avec facilité et sans aucun danger. Dans l'intérieur, il le détruit ordinairement en se servant d'une trappe grossièrement faite et chargée de pierres et de gros bois; cette trappe est tenue soulevée par un piquet auquel on attache de la viande ou du poisson et cela de manière à ce que le plus petit choc ou ébranlement fasse crouler le tour sur l'animal et l'empêche de se mouvoir, jusqu'à ce que le chasseur vienne l'achèver.

Autrefois la peau d'ours formait une branche considérable de commerce. En 1783 pas moins de dix mille cinq cent peaux furent importées en Angleterre du nord de l'Amérique et ce chiffre augmenta graduellement jusqu'en 1803, année où il donna 25000. Subéquemment il diminua beaucoup, soit en conséquence de la destruction en masse que l'on avait fait de l'ours, soit parce que l'on donna la préférence à des pelletteries de meilleure qualité. Il fut un temps, et ce fut quand l'on se servait de la peau d'ours pour faire des manchons, pour revêtir les harmaux, que l'on obtenait de vingt à quarante guinées d'une seule peau en bon état et avec grilles, c'est à peine si l'on peut aujourd'hui en obtenir autant de chélins.

C'est un singulier fait que celui de la coïncidence d'idées et de sentiments qui existe au sujet de l'ours et sur la manière de le chasser, &c. entre les habitants du nord de l'Europe et ceux de ce continent. Reginald, (Pinkerton, vol. I.) nous informe que la chasse à l'ours est l'action la plus solennelle du Laponais et que le chasseur heureux peut être immédiatement reconnu par le nombre de touffes de poil d'ours attachées à son bonnet. A-t-on décelé la retraite d'un ours, aussitôt le sorcier le plus habile bat son tambour runique pour savoir quel sera le sort de la chasse. (Un semblable tambour ou plutôt une tambourine à double fond ornée de mauvaises figures de divers sauvages et de corps célestes est très commune chez toutes les diverses tribus de l'Amérique du Nord.) Pendant l'attaque les chasseurs font entendre simultanément un chant qui semble avoir été prescrit, et supplient très vivement l'ours de ne leur faire aucun mal quand il mourra tué. Aussitôt l'ours mort, ils le placent sur une traîne pour le porter chez eux. Le renne qui a été employé pour ce transport est exempt d'ouvrage pour le reste de l'année. On construit une nouvelle hutte après pour faire cuire la chair de l'ours, et les chasseurs ainsi que leurs familles occupent leurs chants de joie et d'actions de grâce adressés à l'animal sur ce qu'il a bien voulu leur permettre de devenir ses mesaventures. Leems nous apprend dans son ouvrage intitulé, "Danis Lapland," que jamais les Laponais ne prennent la liberté d'appeler l'ours de son vrai nom Grouhja mais qu'ils le nomment le vieillard perché de pelletteries "the old man in the fur cloak" parce qu'ils pensent que l'ours possède la force de dix hommes et qu'il a l'intelligence et l'adresse de douze.

Les habitants de Kamtschatka vénèrent l'ours et le regardent comme leur maître, en fait de médecine, de chirurgie et de beaux arts. Ils remarquent les herbes dont l'ours se sert lorsqu'il est malade ou blessé et ils le reconnaissent encore pour leur maître de la cèdre, en singeant ses attitudes et ses grâces avec une grande habileté. Pinkerton, voy.

Mr. Alexander Henry gentilhomme anglais, qui parcourut les pays de commerce de pelletterie, peu de temps après la reddition du Canada, nous donne les détails d'une chasse, ressemblant beaucoup à celle des Laponais, faites par certains sauvages.

Après la mort de l'ours, il les y voit tous s'approcher de l'animal, mais plus particulièrement une vieille sauvagesse, qui prit la tête de l'ours dans ses mains, puis l'embrassa plusieurs fois, lui demandant mille fois pardon de ce qu'ils avaient tué, lui donnant les dénominations de parent, et le trait de ne point les punir de lui avoir ôté la vie, parce qu'en le tuant c'était un gentilhomme anglais qui l'avait tué.

La chair de l'ours, quand elle est en bon état, ressemble assez au bœuf et si l'animal a vécu sur les côtes de la mer ou près des rivières, c'est un goût de poisson. Le Pemmican, dont on fait un si grand usage dans le Nord-Ouest, est fait de viande maigre mêlée à du gras de l'ours.

Nous accusons la réception d'un volume intitulé, "Nouvelles traités des devoirs du chrétien envers Dieu etc." (voir l'annonce du 16 Avril.) Joli volume in 12, de près de 400 pages, imprimé sur beau papier, avec caractères nets et soignés, et en même temps que proprement relié. Cet ouvrage